

II.

Six ans après, en 1866, je résidais moi-même à Munich, et je voyais s'accomplir, sous les coups d'une diplomatie entreprenante, la désorganisation du vieil édifice Germanique. Tous ces royaumes, toutes ces principautés si florissantes se sentaient minées, au sein de leur prospérité, par un pouvoir souterrain et irrésistible. Une association populaire s'était formée en Allemagne pour réunir toute la force de la nation, entre les mains de la Prusse. C'était la démocratie conspirant pour le Césarisme. Des comités siégeaient dans les villes et délibéraient au grand jour, sur le meilleur moyen de déposer rois, princes et grand ducs ; leurs décisions étaient accueillies comme la sentence d'un tribunal Wehmiqne par la presse. En face de cette agitation, les pauvres monarques étaient désarmés, impuissants ; il leur fallait faire bon visage aux artisans de leur ruine, acclamer les préparatifs de leurs funérailles. Si l'un d'eux faisait mine de se défendre, de s'assurer une alliance en vue du danger, de furieuses clameurs s'élevaient pour dénoncer sa forfaiture envers le pays, son intelligence avec l'ennemi héréditaire, et le delinquant princier s'humiliait, il livrait sa dernière sauvegarde, ses prérogatives les plus précieuses, pour obtenir un sursis du géant prêt à le dévorer.